L'âme de nos petits : du roman à l'école

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **63 (1934)**

Heft 12

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040894

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

« Chanter pour entretenir la joie.

« Celle qui apprend à chanter, c'est la femme.

« Nous devons, nous, catholiques fribourgeois, entrer dans le monde nouveau qui se prépare comme une multitude qui porte ses étendards, ses trésors et son Dieu.

« Ayons la fierté de notre patrie fribourgeoise, le respect des autorités, des institutions.

« Crier, se lamenter ne sert de rien ; pour changer une situation, il faut agir.

« La piété n'est point en formules, elle est en actes. C'est le dévouement à Dieu, à la famille, à la patrie, à nos frères.

« Du dévouement, du cœur, plus on en donne, plus il en reste. »

Eh bien ! oui, nous en donnerons à nos élèves, à nos familles, à Dieu. Et il nous en restera, n'est-ce pas, pour nous aimer entre nous, pour trouver encore ici-bas, parce que nous sommes croyantes, du bonheur.

Sr J.-B.

L'âme de nos petits.

Du roman à l'école

Un coup de sonnette !... et les cris s'éteignent, les jeux cessent, les petits pieds bruyants gravissent avec fougue les escaliers du perron ; la récréation est finie.

Avant d'entrer en classe, les rangs se forment, deux à deux. Chacun de chercher son camarade !.. Maurice ? Ah ! il achève sa pomme avec une avidité qui trahit la crainte de ne pouvoir « finir » avant le seuil fatal. Et Paul ? Il est là, le visage caché par son coude replié, la tête appuyée à la muraille. Il boude !

Le fait est si coutumier que c'est sans aucune inquiétude que Mlle demande :

— Qu'avez-vous, Paul ?

Pas de réponse.

— On vous a chicané ?

— ...

— Ah ! vous ne voulez pas répondre ? Eh ! bien, boudez, mon garçon.

Et, faisant volte-face, la maîtresse va donner le signal d'entrée, quand une voix, deux voix, dix voix expliquent :

« i boude pasqu'on « l'embête » à cause de Cécile.

Et qu'i dit que c'est sa femme.

Et qu'i lui donne des « mimis ».

Et pis qu'i la tient comme ça pour venir à l'école. »

Joseph, joignant le geste à la parole, empoigne son camarade par la taille et l'attire contre lui avec une expression si polissonne, que Mlle Portal a un hoquet qui veut être une toux, et qui n'est qu'un fou-rire réprimé. Mais la réaction est prompte ; en une seconde, elle juge. Cécile ? une grosse pouponne de sept ans ! Paul ? ah ! ça pourrait devenir plus sérieux, avec ce garçon sournois et têtu, qui jamais ne vous regarde en face et qui boude des heures durant. Il n'a que dix ans, il est vrai ! Et c'est un travers aussi sot que préjudiciable au prochain de crier au scandale avec trop de promptitude.

Afin que les enfants oublient la chose, il faut paraître ne pas y attacher trop d'importance. D'une voix dégagée, Mademoiselle tranche : « Ah ! c'est ça ! eh bien ! laissons Paul bouder et entrons ».

A 4 heures, personne n'en parle plus. La naïveté avec laquelle les petits camarades ont raconté l'idylle de Paul est un garant de leur innocence. Pourtant, la maîtresse veut se rendre un compte exact de ce qui s'est passé et, pour cela, elle accompagne les enfants jusqu'au perron et retient Cécile, sous prétexte de tresser une natte rebelle. Et tout en coiffant :

— Alors, Cécile, c'est vrai que vous montez en classe avec Paul ?

— Oui, Moiselle, i m'attend devant « chez Conrad ». Et pis, i me donne un mimi là...

Du doigt, elle montre sa joue, d'un geste rapide et si précis, qu'assurément, elle doit sentir encore le petit cercle humide qu'a laissé sur son minois joufflu, le baiser de Paul. Oh ! cette terrible envie de rire !

— Il vous attend souvent ?

— Tous les jours.

— Il vous donne la main pour monter à l'école ?

— Non, i met son bras autour de moi, pis, i me dit...

Là, une subite hésitation, la voix de la petite fléchit.

— Qu'est-ce qu'il vous dit, Cécile ?

— i me dit... i me dit... ma petite fille.

Elle n'a pas osé, retenue par je ne sais quelle instinctive pudeur enfantine, redire les mots de Paul : « ma petite femme. » Mais Mlle Portal a compris et elle comprend aussi que sa Cécile est une naïve enfant qu'il ne faut pas effaroucher, en lui faisant une morale qui serait plus dangereuse que l'embrassade de Paul.

— Cécile, que vous êtes nigaude de vous laisser embrasser par Paul ! Les garçons ! ça vous caresse un jour et puis le lendemain, ça vous chicane et vous donne des coups de pieds. On ne les embrasse pas, les garçons, on les envoie promener. Et l'on garde ses « mimis » pour Papa et Maman et pour Milon, le petit frère. Il faut être plus maligne que ça, mon petit. (O moralistes, que diriez-vous d'un pareil sermon !)

— Au revoir, Moiselle.

— Adieu, Cécile ; montez en classe avec Maria et laissez Paul se débrouiller tout seul.

En classe, des retardataires achèvent un devoir.

— Emile, Louis, Suzanne, vous pouvez aller. Paul, je regrette, votre devoir est absolument faux. Nous allons le refaire ensemble.

Une fois seuls, l'ardoise est mise de côté, tandis que Mademoiselle interroge.

— Paul, vous n'avez pas besoin d'attendre Cécile pour monter en classe. Vous êtes assez grand pour trouver votre chemin tout seul.

— J'ai pas attendu Cécile.

— Vous n'avez pas attendu Cécile ?

— Non.

— Pas une seule fois ?

— Non.

Un « non » bruté qui sort de lèvres mi-closes. Il se laisserait tuer, je crois, plutôt que d'avouer. Mais aussi, ces questions sont bien malhabiles ; ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre.

— Paul, est-ce près de la Croix que vous rencontrez Cécile, ou devant la ferme de Conrad ?

— Devant chez Conrad.

— Et vous lui donnez la main pour monter à l'école ?

— Non.

— Vous ne lui donnez pas la main ?

— Non.

Mademoiselle se fourvoie encore !

— Vous la prenez par la main ou par le bras ?

— Par le bras.

— Et vous l'embrassez !?

— Je l'ai pas embrassée.

— Vous l'avez embrassée une ou deux fois ?

— Je l'ai pas embrassée.

— Eh bien ! si, vous l'avez embrassée ! Et vous êtes un menteur.

Paul, brusquement mis en garde par cet éclat de colère, s'aperçoit « des gaffes » qu'il a faites dans ses réponses et, désormais prudent, il se cantonne dans son refrain : « Je l'ai pas embrassée. » Mademoiselle en sait assez pour être convaincue de la fausseté de Paul, mais trop peu pour juger jusqu'où va sa malice. Qui pourra jamais pénétrer le mystère des âmes. Et quelle crainte il faut avoir d'en troubler une inutilement, car on les trouble parfois, ces petites âmes d'enfants, au moment même où l'on veut leur faire du bien.

Mlle Portal, devant Paul si jeune, ne peut croire qu'à de l'enfantillage ou peut-être, peut-être, hélas ! à l'éclosion d'un vice encore inconscient et qui fera d'une pauvre âme rachetée par le sang du Christ, une esclave, courbée sous le joug odieux du péché.

« O Dieu, qui avez merveilleusement créé la dignité de la nature

humaine et qui l'avez réformée plus merveilleusement encore, accordez-nous, par le mélange symbolique de cette eau et de ce vin, d'avoir part à la divinité de Celui qui a daigné revêtir notre humanité... »

Demain, à la sainte messe, en lisant la sublime prière, la maîtresse pensera à Paul. Ce soir, elle se contente de lui dire :

« Ecoutez, Paul, je vous défends d'attendre Cécile pour monter en classe et de « l'ennuyer » encore. Soyez sûr que, si vous désobéissez, j'en serai avertie et alors... vous passerez un mauvais moment. »

Tout ce qu'a osé Mademoiselle, en présence de cette âme fermée, c'est de mettre dans sa voix assez de dureté pour que l'enfant comprenne qu'on lui parle sérieusement et qu'en effet la récidive pourrait lui attirer bien des désagréments.

En face du Christ, par contre, elle pourra exprimer librement sa crainte et la transformer en prière. Ce n'est pas en classe seulement que nous pensons à nos élèves.

EN MARGE DES CENTRES D'INTÉRÊT

Il est avéré qu'au travers de la crise économique que nous subissons, nos milieux scolaires souffrent et se plaignent d'une crise non moins grave : la crise de l'effort. Nos élèves, en effet, ne *veulent* plus prendre à cœur leur tâche ; ils manifestent une indifférence déconcertante à l'égard de notre enseignement que nous nous efforçons pourtant, et par tous les moyens, de rendre attrayant et varié. Alors...

... Alors, si nous nous avisions de renouveler nos méthodes, d'adapter nos programmes à la nature, à l'âge, aux intérêts de l'enfant, au milieu où « la Providence l'a placé », la crise serait, provisoirement du moins, peut-être conjurée.

Et si nous modifiions une fois l'emploi de notre temps, nos horaires stéréotypés, qui semblent jouir depuis plusieurs décades de l'inviolabilité, nous serions en droit, peut-être, d'escompter en tous points de meilleurs résultats. Ces horaires, on les dit bien adaptés aux saisons, au milieu, au village, à l'école où le maître professe avec tant de dignité, mais ils ne sont de loin pas conformes aux données de la psychologie.

Et de fait, jetons un regard attentif sur un « emploi du temps », tel qu'il est conçu généralement dans nos classes rurales. A une leçon de lecture expressive ou silencieuse tout empreinte de poésie, succède une sèche et interminable leçon d'arithmétique. A-t-on réussi à captiver l'attention des élèves en les initiant à « l'art de la documentation », notre conscience professionnelle nous oblige sur-le-champ de commenter une règle des participes ou un paragraphe d'histoire suisse.

Les diverses disciplines ne s'entr'aident pas ; elles suivent leur voie, chacune de son côté. Esclave de son ordre du jour, le maître passe brusquement, sans transition aucune, d'un sujet à l'autre. L'attention des élèves se disperse, s'émiette. Les impressions, que l'on pourrait assimiler à celles qu'enregistre l'imagination enfantine en face de l'écran, se succèdent, se brouillent, s'effacent. Nos horaires sont trop décousus, trop morcelés et les multiples branches se juxtaposent, sans point d'appui commun.